



## **C'est Monsieur Bougain qu'a commencé, c'n'est pas moi !**

Il avait une histoire qu'il voulait macabrer en exquis cadavre.

Ben moi, j'suis gentil, j'ai fait comme il a dit : chacun son tour.

Son texte : **-L'ACQUIS ET L'INNÉ ÉTROITEMENT MELLÉ-** datait d'Avril 1999.

Il a franchi le siècle pour atteindre/attendre

son deuxième chapitre : **Où l'on apprend que Monsieur Burnout se prénomme Marcel.** ( le 12 octobre 2001.

Puis le 3 ème : **Changement d'aiguillage** de R B de Lyon 21 octobre 2001.

Suivit sans se faire voir la quarte de l'œuvre : **Où l'on devine qu'il ne faut se fier à rien, voir même douter de tout.** le 29 Octobre 2001. Qui était un Lundi.

Chapitre 5 : **Les fusibles en capilotade.** : 3 Novembre 2001.

Chapitre 6 : **Où l'on apprend que Burnoud a des dons.**: 5 novembre 2001 (putain, ça n'a pas traîné)

Chapitre 7 : **Plus d'un tour dans le sac.**: 10 Décembre 2001.

Chapitre 8 : **Où l'on apprend à donné et à apparaître.** : 17 décembre 2001. Encore un Lundi.

Puis plus RIEN... Z'avez K imaginer la suite.....

Gaurdon'

## L'ACQUIS ET L'INNÉ ÉTROITEMENT MÉLÉS.

Jeanne ouvrit le panneau droit de la lourde armoire bourgeoise héritée de ses grands-parents.

Aussi loin que remontait sa mémoire, ce meuble avait toujours influencé sa vie.

Toute petite, dans la maison des grands-parents paternels, elle y passait des heures, l'hiver, s'étant aménagée un coin de retraite confortable à l'aide de deux couvertures, dans le rayon du bas.

Les odeurs avaient une importance particulière dans ses souvenirs. Chaque fois qu'elle ouvrait l'armoire, un subtil mélange de cire d'abeille, de lessive et de bois effleurait ses narines.

Remontées de l'enfance.

Odeurs de plusieurs générations.

Accumulations de vies campagnardes.

En voulant poser la boîte à bijoux en bakélite rouge, cadeau de sa mère, Jeanne accrocha le papier sulfurisé qui protégeait le fond du tiroir central.

La déchirure laissa apparaître une photo.

En noir et blanc, au format 13x18. Elle représentait un homme de face, le visage et le torse dissimulés par un journal. Seul le haut de son chapeau, un Borsalino dépassait au-dessus du quotidien.

Le journal était ouvert sur des pages intérieures et la qualité moyenne du tirage ne permettait pas d'en lire la date.

En-dessous, un pantalon clair, aux larges revers venait se casser sur des chaussures de cuir foncé.

En fond, un immeuble cossu en pierres de taille permettait de situer la région, certainement le Bordelais de par l'architecture et la forme particulière des balcons ajourés.

À l'aide d'une loupe, Jeanne put apercevoir les doigts boudinés du personnage crispés sur les bords du journal et constater que ses ongles



étaient impeccablement manucurées.

À son annuaire droit, l'homme portait une chevalière caracée avec en relief, une chouette-souris aux ailes déployées.

Curieux bijou, étrange symbole, pensa Jeanne.

Tout l'ensemble du cliché permettait de situer l'époque dans les années 50.

À hauteur du visage, une mince bande de papier avait été découpée et l'œil droit du lecteur regardait l'objectif.

Sincère et ironique. Aucune trace de surprise ou de peur dans le regard, comme si le fait d'être pris en photo et en flagrant délit d'observation derrière un rempart de papier allait de soi et n'avait aucune importance.

Au recto comme au verso, aucune indication de date, de lieu, ou le tampon d'un quelconque photographe.

Cela n'allait pas être facile de percer ce mystère. Car mystère il y avait sur ce cliché.

Comment cette photo était-elle venue s'échouer dans ce tiroir ? Pourquoi était-elle cachée sous la feuille de papier ?

Jeanne ne pouvait interroger la famille, elle était la dernière personne vivante d'une longue lignée de paysans bourbonnais.

Elle vivait à Bruxelles et ne revenait dans la ferme familiale que pour les vacances scolaires. Jeanne était professeur de français et vivait maritalement avec le père de sa fille Jennifer âgée de 8 ans.

Rodany B. de LYON  
Avril 1999

## **Chapitre deux :** **Où l'on apprend que Monsieur Burnout se prénomme Marcel.**

Marcel Burnout déposa avec un sourire jubilatoire, dans une lenteur de duvet, la lourde paire de jumelles océane, la bride de cuir de la courroie lui imposait un sillon douloureux dans la chair rouge et tannée de son cou, le maintenant dans une douloureuse extase, un bondage de l'âme.

Il gardait au fond des prunelles l'expression de désarroi dubitatif qui s'était peint sur le visage stupéfait de la Jeanne. La connaissant bien, Marcel savait par avance la tourmente questionnante dont elle parerait dorénavant ses jours et ses nuits, il venait de se créer en elle, dans cette tourbe d'incrédulité, un enchâssement prêt pour le diamant d'une réponse.

Trois ans, il avait fallu trois ans pour que le piège amorcé se détende, trois ans pour qu'elle y pose la patte, découvre la photo, son chef d'œuvre, sa photo. Elle n'allait pas en rester là, il anticipait sa quête, la loupe devait lui laisser un goût d'informel, il imaginait la photo numérisée, démesurément agrandie, égrainant doucement les indices parsemés çà et là dans les reflets des vitres de l'immeuble bordelais.

En attentif chasseur / voyeur, Marcel Burnout reprit son affût, la grosse femme plutôt calme au début, cédait maintenant à la panique, vidant l'armoire (sans arme) de son superflu, griffant les papiers protégeant les étagères pour voir s'ils ne recelaient pas d'autres mystères.

Tout en surveillant avec délices l'exaspération de la Jeanne, alors que celle-ci la tête enfouie dans les rayons du bas, ne laissait deviner d'elle qu'un sublime et attractif popotin, Marcel se laissa aller aux rumeurs de l'enfance, aux frôlements hâtifs des corps mineurs, aux échanges d'odeurs et aux mots chuchotés enfermés à tout jamais dans la mémoire de bois du meuble.

Quand elle s'immobilisa, tétanisée, il sut qu'elle venait de trouver la chevalière.

Quand elle s'approcha de la fenêtre, sans doute pour mieux observer le bijou, son visage démultiplié par les lentilles le fit se rencogner, rassuré qu'elle ne puisse le découvrir, il reprit son observation.

Jeanne fit glisser la bague à son annulaire le sertissant avec précision et élégance. Ne pouvant se contrôler, il pouffa.

Les bruits de gare avaient toujours envoûté Jeanne, c'était un de ses thèmes de prédilection pour les rédactions dont elle couvrait ses élèves : « *Lors d'un voyage de fin d'année, vous prenez le train pour vous rendre en villégiature, décrivez la gare, son ambiance. Vous avez une heure.* » Et encore, nous étions loin des trains à vapeur, bête humaine déversant dans le brouhaha des voyageurs leur

souffle de dragon asmathique par leurs narines de fonte, nous étions loin de la résonance de leur hennissement strident annonçant leur galopante arrivée.

L'intérieur du TGV filtrait sur des ambiances d'ouate et de feutré, elle s'installa en face de ce qui semblait être un homme d'affaire en manche de chemise, affairé justement avec un ordinateur portable. Peut-être tout simplement le prochain prix Goncourt en pleine élaboration. Sur sa droite, la vitre lui renvoyait la nuit. Le front posé sur le froid du verre, elle observa le train prendre sa vitesse. Dans un puzzle de lumières blafardes la ville prenait sa consistance, puis s'étiolait avec la vitesse sur des banlieues d'enseignes et d'immeubles pour s'éteindre dans le noir des campagnes.

Gaurdon'  
Vendredi 12 octobre 2001  
12:10:06

### CHAPITRE 3 : CHANGEMENT D'AIGUILLAGÉ.

Totalement immergée dans ses ~~travaux~~<sup>soins</sup> et les découvertes, Jeanne ne soupçonne pas qu'elle était surveillée, épie.

Confortablement calée dans le fauteuil-club de 1<sup>re</sup> classe, Jeanne s'évada dans la profondeur rassurante des œuvres complètes de L. S. Céline dans la collection de Pleiade.

Elle se laissa emporter par la corée littéraire de celui qu'elle considérait comme l'Écrivain.

Face à elle, un homme d'affaires, représentatif en manches de chemises, un nouveau concept, une nouvelle tendance.

Le consommateur n'achète plus des chemises complètes. Juste les manches.

Et voilà, la gent masculine, tonse nu sous la veste.

Économie de tissu et chiffre d'affaires en continuelle progression pour le concepteur de cette mode.

En dehors de ses activités professionnelles d'un style discutable, Marcel Bannart, car c'était lui, sous l'avis des uns, menait une enquête pour le compte d'un client, dont à l'heure actuelle, nous ignorons l'identité.

Le T.G.V. avait atteint sa vitesse de croisière et tel un suppositoire, traversait la campagne bordelaise en direction du nord de l'Hexagone, terminus Bruxelles.

La chape-soluis d'argent déployait ses ailes sur l'annuaire de Jeanne et Marcel Bannart y vit comme un presage de mauvaise augure.

La photographie était le début de la piste mais cette bague allait peut-être se transformer en goutte d'eau faisant déborder le vase.

N'avait-il pas poussé le bouchon trop loin en déposant ce bijou dans la maison familiale de Jeanne.

Difficile de faire machine arrière.

Il profita que son vis-à-vis abandonnait sa lecture pour tourner son regard vers la campagne qui défilait à la fenêtre du wagon, pour lui



adresser la parole.

- « Très joli bijou que vous portez, dit-il en désignant la chevalière.  
Très joli mais aussi intrigant. »

- « C'est un souvenir de famille. Une très vieille histoire. Une curieuse histoire. »

- « Je ne voudrais pas être indiscret... »

- « Vous le seriez en insistant. Et vous l'êtes déjà, votre regard vous trahit. Vous désirez en savoir plus. Mais, il est plus sage et plus prudent d'en rester là, si vous le voulez bien. Vous le voulez-bien? »

- « Bien sûr, désolé de mon indiscretion. »

Ce disant, Marcel Bannost replongea dans ses faux calculs de ventes de manches de chemises.

Il pensa: « Manches de chemises ou manches de pioche, tout est fictif, donc dérisoire. Comme couverture, c'est un jeu léger. Enfin, dans cette affaire, j'ai agi avec trop de précipitation. J'aurais dû être plus circonspect, mais trop tard, la machine est lancée, il faut assumer jusqu'à mes erreurs. »  
Le premier contact n'était pas une réussite.

Jeanne venait de se replonger dans son livre et Marcel Bannost rongea son frein.

Il se devait de ruser et mettre la pedale douce pour ne pas effaroucher sa proie et l'amener doucement dans le piège tendu avec patience depuis bientôt trois ans.

Le voyage s'écoula à travers la France avec quelques brefs arrêts dans des gares toutes emplies de bruits et d'emigrants en devenir...

Marcel Bannost s'engouffra entre les pages d'un ouvrage traitant de la dérive des continents.

Roland G. Bolgoin  
21 octobre 2001

## **Chapitre quatre :** **Où l'on devine qu'il ne faut se fier à rien, voir même douter de tout.**

-Thomas ! Thomas !

Elle lui saisit le bras à la saignée du coude à l'instant où il pénétrait dans l'immeuble.

-Jeanne, quel bonheur, je te croyais en vacances ?

Essoufflée elle lui souri, non sans qu'il ne perçoive aux commissures des lèvres se dessiner une certaine crispation.

-Tu m'as l'air préoccupée

-J'aurais un service à te demander.

-Avec toi ce ne peut pas être un service, plutôt un plaisir.

Thomas avait toujours eu pour elle des attentions plus qu'attentionnées, emmiellées d'une certaine préciosité, c'est pourquoi elle n'hésitait pas à lui confié ses affres ainsi que ses joies ? Un confident, thomas était le confident parfait, déjà jeune homme, ouvert, amoureux, tolérant, il ne s'était que bonifié avec le temps. Absorbant les secrets d'amies comme des trésors l'enrichissant, même si certains de ces secrets torsadaient son âme généreuse.

-Viens, on monte, tu me raconteras ce gros malheur.

-Puis-je voir ce chef d'œuvre photographique, une fois?

Jeanne fouilla avec une fébrile maladresse dans son cartable de cuir, souvenir de son premier amant, un instituteur zaïrois, fini par en extraire la photo trouvée dans l'armoire et la tendit à son ami. Au moment où Thomas s'apprêtait à l'appréhender, elle l'a lui retira des mains pour la coller sous son regard rond de stupéfaction.

-M'enfin ! Jeanne !

-Là, c'est incroyable, je deviens folle.

Pointant son index sur le portrait, elle blêmit jusque dans sa voix.

-La découpe dans le journal laissait apparaître l'œil droit, j'en donnerais mon âme à couper, je l'ai assez observée, là, regarde sur le cliché, elle découvre l'œil gauche et en plus l'homme porte des lunettes ce qui n'était pas le cas lors de ma première observation. Je deviens dingue ou quoi ?

-Tu m'inquiètes, tu ne te laisserais pas aller à des affabulations ? Je t'ai toujours connu rêveuse, mais là tu frôles la mise en scène pour grand guignol. J'ai l'impression d'une mascarade dont je serais le sujet, je m'attends à tout moment comme dans ses émissions de TV stériles, à voir apparaître un vulgaire de l'odieux visuel s'ébaudissant à travers les rires près-enregistrés « surprise ! surprise ! »



Malgré son poids, Jeanne sembla jaillir du canapé, renversant Thomas qui versa de son fauteuil cul par-dessus tête, entraînant dans sa chute la table basse, feu d'artifice de bretzels et d'amandes grillées.

-Comment pourrais-tu me croire capable d'une blague pareille, et pour faire rire qui, aux dépends de qui ? Puisque tu doutes de moi à ce point, il n'est pas nécessaire que je m'éternise ici !

Il la rattrapa à la porte d'entrer, l'excuse à la bouche et la queue basse, tout en boitillant d'une cheville foulée.

-Jeanne, je ne te reconnais plus, toi toujours prête à rire de tout. Te voir te vexant d'un rien, ce n'est pas possible, on t'a jeté un sort, ces intravénéneuses de l'âme, Viens rassurons nous mutuellement, jetons nos doutes aux orties. Passe-moi le cliché, nous allons le scanner, l'agrandir, nous en tamiserons le moindre détail et finirons bien par rationaliser tout ça.

-Regarde, les caractères du journal sont cyrilliques, ou du Russe ou du Grec, je suis totalement inculte en la matière, il faudra le faire traduire.

Jeanne renfrognée, suivait l'écran, où démesurés s'affichaient les caractères du journal, puis l'œil ordinateur balaya la photo s'arrêtant pour se fixer sur un détail pour repartir en quête d'un autre.

-Là ! là ! cria Jeanne, -reviens sur les fenêtres à l'arrière-plan. Oui là ! regarde derrière la vitre, un enfant, agrandis, on ne peut pas faire plus net, si, Mais c'est un cauchemar, cette enfant c'est ... c'est Jennifer.

Gaurdon'  
Lundi 29 Octobre 2001  
15 h 16

## CHAPITRE 5: LES SUSIBLÉS EN CAPITOULADE

Jeanne se mordit les poings et une douloureuse crispation prit naissance au creux de son ventre. Le cauchemar allait-il cesser?

La réponse fut oui.

En effet, il stoppa à cet instant, lorsque l'ordinateur implosa. Des câbles électriques pétillèrent en gerbes d'étincelles multicolores.

Un jilet électronique. Même le disque dur devint modoko.

L'image, à l'écran, sembla être aspirée ~~en~~ en un voluptueux vortex.

Puis ce malström cathodique se termina par un fondus du noir comme un plan séquence hitchcockien. Une petite colonne de fumée noire s'éleva à l'arrière de l'appareil.

Un pope était-il mort?

Que nenni... Seulement un vulgaire computer...

La souris se réfugia sous une plinthe et Jeanne en poussa une...

De plainte (bien évidemment).

Tout était terminé. L'aventure en dérèglement incontrôlé.

Restait l'original.

- Tu sais, Thomas, les caractères du journal, s'étaient du grec.
- Comment peux-tu être aussi affirmative?
- X - Intuition typiquement féminine. Vous, les mecs, vous ne pouvez pas comprendre... Ce n'était ni l'œil droit, ni l'œil gauche que l'on apercevait dans la découpe du journal. Le personnage central de la photo ne possédait qu'un œil. Un seul. Au milieu du front.

L'image d'un cyclope s'imprima sur le cortex de Thomas.

- Un cyclope? Pourquoi pas une Gorgone et son tas de crillox.
- Mais si Thomas. Dans la mythologie grecque, les cyclopes étaient des géants forgeant au cœur de l'Étna les foudres de Jupiter sous les ordres de Vulcain.

- Mais je ne vois pas le rapport avec cette photo, Jeanne. Tu te crees un monde éloigné de toute logique, de toute réalité. Reviens parmi nous.
- Non, Thomas. Je suis absolument certaine de ce que j'avance.
- Et Jennifer? L'image fugace de ton enfant derrière une fenêtre, à l'arrière-plan.
- Une interférence. Comme dans "La Maison des Brasseurs".
- La maison de qui?
- C'est un roman de Maurice Pons. Non, l'image de Jennifer n'est qu'un mélange des données informatiques. Tu sais que tu avais scanné les photos de nos vacances à l'île de Pâques, l'été dernier. Avant que de se suicider, l'ordinateur a décidé de tout mêler pour nous perturber l'entendement.
- Jeanne, tu masques ton angoisse et ton incapacité à élucider tous ces mystères derrière un rideau de chimères. Je t'ai connu plus raisonnable, plus rationnelle. Tu m'effrayes, Jeanne.
- Je suis sûr de la bonne piste. Thomas, fais-moi confiance. Laisse-moi du temps, juste quelques jours. Partant de mon hypothèse, il faut que je vérifie certaines pistes en ce qui concerne la chauve-souris.
- Certainement le blason familial. Une histoire heraldique.
- Et bien, justement, c'est là que je compte diriger mes recherches. Cette chauve-souris est en fait un vampire.
- Mais cette image véhicule des superstitions.
- Oh rien de très grave. Simplement un mort sortant de son tombeau et qui vient sucer le sang des vivants. C'est courant à notre époque. Dans ma classe, plusieurs élèves le vivent au quotidien. Moi-même, Thomas, ... Jette à ta carotide... petit mortel...
- Arrête Jeanne, cela devient lugubre...

Roland G. BODGAÏN  
3 novembre 2001



## **Chapitre six :** **Où l'on apprend que Burnoud à des dons.**

Thomas repassa l'éponge sur la table basse après avoir tout remis en place, l'aspirateur avait absorbé les miettes de brezel et la moquette la flaque de thé, plus rien ne subsistait du désordre engendré par Jeanne. « Sacrée poulette » se murmura-il en souriant.

Lorsqu'il tenta de récupérer la photographie restée dans le scanner, il demeura bredouille, puis dubitatif voir perplexe. Il bredouilla donc : « Marcel, ne fait pas le con, je sais que tu es là ! ». » Marcel ne fait pas le con, répond ! » réitéra-il. Silence, il se mit en demeure de fouiller son intérieur. Personne.

C'est beaucoup plus tard, alors qu'il nettoyait les leurres adhérant encore au matériel informatique qu'il sentit derrière lui une présence. Deux mains puissantes le massèrent aux épaules.

-Tu ne devrais pas toujours te pencher sur ton travail comme ça, tu vas finir par y tomber.

-Alors tu l'as suivi ? Tu as vu comme elle a mordu ?, Je suis sûr que tu n'en espérais pas tant ?

-Je l'ai rattrapée à l'aéroport où elle a pris un billet d'avion en partance pour Cluj-Napoca, en fait l'avion se posera à Brasov, elle rejoindra Cluj demain avec un vol intérieur, j'ai attendu une heure et quatorze minutes, pour la voir décoller, non sans lui avoir glissé la troisième mouture de la photo dans sa poche. Je connais des petits veinards qui Lundi, jour de la rentrée, vont de nouveau se retrouver en Vacances.

-Tu es fort, Marcel.

-Je sais.

-Non, je voulais dire que tu es un virtuose de la dissimulation. Tu peux en un tour de main être Jean Lefèvre et devenir Jean Gabin, je me demande où tu te cachais quand elle était là ?

-Tu ne m'a pas vu ? J'étais dans le Yucca.

-C'est quand même bizarre, qu'elle n'est pas encore fait la relation entre toi, la bague et la photo, le plus surprenant c'est qu'elle n'est pas reconnu ta voix quand tu l'as abordée dans le train.

-Tu oublies que je sais aussi transformer ma voix, mes cordes vocales sont comme du caoutchouc mou. -Là il passe d'une imitation inimitable de la Callas à un Pom, pom, pom à la Brassens un jour de grosse toux. - Et dis toi que si tu avais fréquenté la Jeanne autant que moi, tu saurais qu'elle fuit tout ce qui la dérange, si elle avait reconnu ma voix, elle serait partie dans des déductions rassurantes pour elle, se serait prouvée qu'il n'y a en fait que très peu de différence entre les larynx, et que dix pour cent des terriens ont des voix similaires. Même si elle m'avait reconnu visuellement elle en aurait déduit une

théorie sur les jumeaux. Je me demande parfois s'il est vraiment utile de se déguiser avec cette femme.

-Tu es fort, Marcel. Tu es le Peter Sellers des cadavres exquis, le Fantôme de mon quotidien. C'est pour cela que je t'aime.

Thomas se lève et se réfugie dans les bras puissants de son compère, lui roule une large pelle qui le laisse sans voix. (Lui qui en imite tant).

-Marcel, Marcel se pâme le moelleux Thomas, exhibes-toi pour moi, déguises-toi en moi. Fais-moi ton Lapointe\*.

-Tout doux mon beau c'n'est pas pour tout de suite la bagatelle, on a encore du saucisson sur la planche, avant d'atteindre le bout du tunnel. Je vais te présenter quelqu'un.

Il se dirige vers le long et sombre corridor d'entrée et en revient tenant comme dans une chanson pour gentil, une enfant par la main.

Jennifer, je te présente taty Thomas.

Gaurdon'  
lundi 5 novembre 2001  
16 h 30

---

\* Bobby évidemment.





## CHAPITRE 7: PLUS D'UN TOUR DANS LE SAC

- POURQUOI VOUS M'APPELÉZ JENNIFER?
- MAIS PARCE QUE TU ES LA FILLE DE JEANNE.
- PAS DU TOUT. JE SUIS LA COPINE DE JENNIFER.
- MAIS QU'EST-CE QUE TU AS FOUTU, MARCEL? FOUTU MARCEL...
- EN ALLANT CHEZ JEANNE, J'AI CRU QUE CETTE ENFANT ÉTAIT CELLE QUE NOUS CHÉRCHONS.
- QUE FAISAIS-TU CHEZ JENNIFER?
- NOUS AVONS JOUÉ A LA DINETTE ET AU MONOPOLY TOUTE L'APRÈS-MIDI...
- ET JENNIFER, ÉLLE ÉTAIT OU, TOUT A L'HEURE QUAND JE SUIS ARRIVÉ?
- ÉLLE ÉTAIT PARTI FAIRE PIPPI...
- ET M....

- TU N'EN FÉRAS JAMAIS D'AUTRE MON PAUVRE MARCEL. NOUS VOILA DANS DE BEAUX DRAPS. UNE FOIS DE PLUS. TON INCOMPÉTENCE VA ENCORE NOUS ATTIRER DES ENNEMIS.

DURANT LE TEMPS QUE MARCEL ET TATY THOMAS CHÉRCHAIENT UNE ISSUE AU CUL-DE-SAC DANS LEQUEL LA MÉPRISE DE MARCEL VENAIT DE LES ENTRAÎNER, JEANNE EST QUÉLQUÉ PART DANS LES AIRS POUR CONTINUER SA QUÊTE.

ÉLLE PLANAIT, BÉRCEE PAR LE BOLÉRO DE RAVEL QUI ÉLLE PÉRCEVAIT DANS LES DEUX (STÉRÉO OBLIGÉ) OREILLETES DU CASQUE MIS A LA DISPOSITION DE CHAQUE PASSAGER.

ÉLLE NE PLANÉRAIT PAS LONGTEMPS, LA JEANNE.

TROIS SILHOUETTES VÊTUES DE TREILLIS NOIRS, UNE CAGOULE DISSIMULANT LEUR VISAGE PRÉNAIENT LA TRAVÉE CENTRALE EN ENFILADE. ÉLLES BRANDISSAIENT RÉVOLVERS ET MITRAILLETES EN UN BALLET BIEN RÉGLÉ.

- NOUS SOMMES CORSES. NOUS DÉSIRONS OBTENIR LA LIBÉRATION DE NOS CAMARADES ET NÉANMOINS COMPATRIOTES EMPRISONNÉS.

CES 50 DERNIÈRES ANNÉES. CET AVION DONT LA DESTINATION INITIALE ÉTAIT LA TRANSYLVANIE, PAYS DES VAMPIRES, VA ÊTRE DÉTOURNÉ PAR NOS SOINS EN DIRECTION D'ATHÈNES.

UNE VOIX D'HOMME A L'ACCENT ALLEMAND S'ÉLEVA QUELQUES INSTANTS DERRIÈRE SÉANNE.

- VOUS, CORSES, POUVEZ ALLE VOUS FAIRE SODOMISER CHEZ LES GRECS, C'EST LE MÊME CLIMAT, JE VOUS INVITE...

SA PHRASE FUT INTERROMPUE PAR LE PASSAGE D'UNE BALLE BLINDEE A TRAVERS SA GORGE. COUPÉES LES CORDES VOCALES...

- VOILA UN ÉCHANTILLON. NOUS SOMMES DÉTERMINÉS A MENER NOTRE PROJET JUSQU'A SON ABOUTISSEMENT. ALORS, A PARTIR DE TOUT DE SUITE, SILENCE ET IMMOBILITÉ. SI VOUS ÊTES DOCILES, TOUT SE PASSERA BIEN POUR VOUS.

CES ÉVÉNEMENTS N'ARRANGÉAIENT PAS SÉANNE, NI LE RESPONSABLE DU CHAPITRE 8. MAIS ELLE AVAIT PLUS D'UN TOUR DANS SON SAC.

ELLE Y PLONGEA, AVEC UNE ÉCONOMIE DE GESTE, LA MAIN DROITE...

ROLAND G. BOUGAIN  
10 Decembre 2001

## **Chapitre huit**

### **Où l'on apprend à donné et à apparaître.**

-Jennifer !

-Oui p'a !

-Jennifer, tu ne peux pas te comporter comme cela avec Thomas, sinon la vie va vite devenir intenable.

-Elle touille sa biscotte dans son petit déjeuner, observe la confiture rouler doucement en masse gluante sur la tartine puis se dissoudre dans le cacao du matin, elle observe, mais reste attentive au discours.

-Thomas est un être friable, une éponge à contrariété, le moindre souci lui peint des rides supplémentaires, fait un effort, soit compréhensive, un choc émotionnel pourrait le dépluizer, lui émietter le « moi ».

-Tu ne crois pas que tu pousse Dady ? parce que tu crois que pour moi, la perception du réel est un fleuve tranquille, un couché de soleil sur la quiétude. Où tu les vois mes repères. Entre toi qui sous prétexte de me préserver de ma mère l'envoie à l'autre bout du monde, mais en profite, comme dans le plus vulgaire roman-photo, pour la tromper avec sa meilleure amie, en l'occurrence Thomas la douce et cette mère, qui institutrice adulée de ses petits collégiens tente lors de ma petite enfance, à m'échanger contre un petit garçon qu'elle trouvait plus joli. Je l'ai assez entendu clamant en aigu hystérique. « Je méritais bien mieux, je ne vois pas pourquoi moi aussi je n'aurai pas hérité d'un ange, les filles c'est salle, toujours pleine de sang, à s'accroupir pour un rien, piff ! sifflait elle, jamais un garçon ne jouerait à des jeux insipides comme « la dînette, la marelle ou faire voir ses organes au docteur. » je ne comprendrais jamais pourquoi ces gens pauvres ont refusé l'échange, d'autant que la somme pour la différence était coquette, s'ils ont refusé c'est bien la preuve que tu ne vaux rien. »

La tartine s'est délitée dans le bol, elle tente avec lenteur et précision de la récupérer avec le bout des doigts comme si elle rassemblait des bouts de son cœur pour les recoller.

-Je me demande comment j'ai pu ne pas péter les plombs, tu me disais comme pour thomas, d'être compréhensive, de me contrôler, tu oublies que c'est aux parents de pardonner, pas aux enfants, je te connais comme si c'est moi qui t'avais fait, tu t'entiches toujours d'éléments faibles, ça te permet la compassion et par la même de te croire fort, mais moi je n'ai plus envie d'être compréhensive. Je n'ai pas pour vocation l'éther des infirmières.

En ce moment, je me sens plus enclainte à shooter ferme dans la fourmilière. Arrête, ne t'enfue pas Marcel Burnout, mari de Jeanne Burnout, tu es entrain de faire ce pour quoi tu es le plus doué : disparaître, te fondre dans le décor, si ses



choses là me distrayaient lorsque j'étais petite, mais j'ai passé l'âge, elles ont acquis maintenant le don de m'horripiler.

Allez ! Burnout arrête ton cirque.

Marcel réapparut sur le tabouret faisant face à son enfant, le sourcil bas, le nez désappointé.

-Tu m'enfonces Jennifer, Excuses-moi si j'ai l'affectif en porte-à-faux.

Je te jure qu'entre Thomas et moi ce n'est pas une simple passade ou une petite vengeance existentielle, Thomas, peut-être aussi à cause de sa fragilité, je l'aime. Thomas c'est un peu ta nouvelle maman maintenant. Mais toi aussi, je t'aime, même si je m'y prends mal, on s'y prend d'ailleurs toujours mal. Pour ta mère, l'éloigné à été facile, son éternelle peur a toujours été l'âge, elle a toujours été persuadée que la source de jouvence se trouvait en Transylvanie, sous la forme d'un lac de sang souterrain. Il suffirait d'y plonger les lèvres pour avoir l'éternelle jeunesse, c'est dans cette source que se puiserait le mythe des vampires.

-Tu radotes, je vais prendre mes distances. Aller ! en transe toute.

-Ah ! non, Jennifer, pas ça ! ça me mets mal à l'aise.

-Tout ce que tu ne contrôles pas t'effraie, Place aux jeunes !

Jennifer se rigidifia, son regard perdit toute consistance, son corps bascula à l'horizontal pour se dématérialiser sous les yeux angoissés de son géniteur.

Le commandant Martos, chef des cagouleurs corses, resta bouche bée, lorsqu'il vit le corps de jeune fille apparaître, lévitant dans l'allée centrale du Boeing détourné.

-Je suis la Sainte vierge, j'espère que vous êtes tous trois de bon catholique, déclama la minette.

Les trois malandrins tombèrent à genoux ainsi que tous les passagers.

-Direction la Transylvanie, et qu'on m'y construise une cathédrale, ordonna elle, non sans un clin d'œil à la Jeanne.

Les croyants étaient d'autant plus en extase que sous sa robe de chambre, la Sainte vierge ne portait pas de slip.